

Jacques PILLE
Résistant à Marseille et Déporté à Neue Bremm et Buchenwald



A l'écoute de l'actualité dès son plus jeune âge

C'était à Nice avant la guerre, pas loin de la frontière avec l'Italie fasciste de Mussolini. Le « Duce » réclamait Nice et sa région, ainsi que la Corse, berceau de la branche maternelle de Jacques Pillé, né le 24 mars 1926 dans cette ville.

A la maison on suivait avec intérêt l'actualité. Le jeune garçon écoutait attentivement toutes les nouvelles *« Cela a commencé avec l'Affaire Stavisky puis, il y a eu l'Anschluss, Munich, les Sudètes, la Guerre d'Espagne. A ce moment là mes parents étaient plutôt pacifistes, mais très attentifs à tout ce qui se passait. »*¹. Son père, ouvrier spécialisé, dans une entreprise qui travaille pour l'armée, lui fait découvrir les forts et leurs batteries qui jalonnent la frontière franco-italienne.

En 1940, la famille s'installe à Marseille dans le quartier populaire de la gare Saint Charles. Là, le jeune Niçois se fait des copains parmi les jeunes ouvriers *« plutôt à gauche »*. Parmi eux,

Robert RAZZOLI et Gilbert OUVRARD (dont le père communiste sera interné à Saint Sulpice et porté sur la liste des personnes à fusiller). Inscrit au Lycée THIERS, il devient l'ami de Pierre MOUREN, fils d'une famille intellectuelle aisée dont le père, poseur juré, écrivait des poèmes dans la revue marseillaise *« Les Cahiers du Sud »*². *« C'était assez paradoxal. Je faisais la jonction entre le monde ouvrier et le monde intellectuel »*.

Jeune résistant à Marseille

La défaite de 1940 affecte profondément le jeune adolescent et ses copains qui n'apprécient pas le régime de Vichy. A l'aide de graffitis ou d'affichettes, ils expriment leur refus.

« Nous étions quatre jeunes. Un jour Pierre MOUREN, Olivier THERY, Jean EMERY et moi-même, nous avons décidé de réagir contre une énorme inscription en faveur de M.BUCARD³ qui se trouvait sur le mur d'une ferme de la route d'Aix. Munis de trois brosses à dent, faute de pinceaux et d'un mélange d'encre et de cirage noir par manque de peinture, nous avons décidé d'écrire les lettres Pet D. Mais la fermière est sortie avec sa fourche. Nous avons détalé comme des lapins dans la garrigue avec la peur d'être arrêtés ! »

Le 14 juillet 1942, il manifeste sur la Canebière avec son père devant les locaux du PPF de SABBIANI⁴.

Le 11 novembre 1942, les Allemands arrivent à Marseille. La situation s'aggrave : il fallait faire quelque chose !

« Mon ami Pierre MOUREN se rendait chez l'abbé BIANC pour se perfectionner en latin ». Or, l'abbé BIANC est un résistant qui dirige un réseau et qui recrute. Pierre compte parmi ses membres et tout naturellement Jacques suit. Les deux jeunes sont affectés au service de renseignement. « Nous avons fait des filatures. L'une de mes tâches consistait à intercepter du courrier d'agents de la Gestapo. Je m'étais procuré une clé, je prenais le courrier, on l'ouvrait à la vapeur et on regardait ce qu'il y avait dedans. On a trouvé deux télégrammes qui donnaient l'ordre à une personne de se rendre à Lyon. C'était bien un agent de la gestapo, il sera fusillé à la Libération. J'ai aussi transmis des informations concernant un bateau¹⁰. Nous avons pris des contacts avec d'autres jeunes pour former un groupe : Robert RAZZOLI et une de ses sœurs, Gilbert OUVRARD, Olivier THERY, Mlle BEAUJEU que l'on prévoyait pour la surveillance de la SNCF, Norbert SYLVESTRE, Jean EMERY».

L'arrestation

Jacques Pillé et Pierre Mouren sur la Canebière en mars 1943.

(Pierre Mouren meurt ne reviendra pas, il meurt à Dachau le 24/02/1945)

Pendant l'été 1943, les différents groupes de résistance essayaient de se fédérer. Le 27 août 1943, une réunion est organisée au domicile de l'abbé Blanc, 10 cours Julien. Mais son réseau avait été infiltré !



« Pierre MOUREN m'informa ainsi que Robert RAZZOLI que nous avions rendez-vous au 10 cours Julien. Là, il y avait un groupe d'hommes et l'un d'entre eux me dit que nous devons faire équipe. Ils étaient armés, nous n'avions que nos mains sauf Pierre qui détenait un revolver Herstal (petit calibre). On a tournicoté autour du Cours pendant un moment et tout à coup, il y en a un qui crie Alerte ! Alerte ! Nous avons couru vers le Cours LIEUTAUD, on nous a fait tourner dans la petite rue Jean Roques et là, il y avait une traction avant en position de départ. Les deux hommes nous ont mis leur revolver sous le nez et nous ont balancés dans la voiture. Démarrage à toute vitesse vers le 425 de la rue Paradis, siège de la gestapo ! Je suppose qu'après, ils ont arrêté Pierre MOUREN dans le hall et une dizaine personnes qui tenaient leur réunion au dernier étage dont, Alfred NERI, l'abbé BLANC et trois membres de sa famille. Puis, d'autres arrestations ont suivi. Au siège de la rue Paradis, nous avons été séparés. Pierre, Robert et moi étions considérés comme du menu fretin, mais les chefs subissaient des interrogatoires musclés. Ce fut le cas, d'Alfred NERI que l'on a jeté dans la cellule en sang des épaules aux genoux. Quand DELAGE^s ouvrait la

porte pour extraire un prisonnier, il me disait : pas encore fusillé, toi ? J'ai aussi côtoyé, le sous lieutenant VIGER, l'une des quatre personnes qui ont réussi à s'évader pendant la nuit du 3 au 4 octobre (avec FRANCART, Louise MERE appelée Lili la Grenadière, et Max DELABRE) . Mais, quelques jours avant l'évasion, nous avons été transférés à la prison Saint Pierre (derrière la Conception). Là, pour prendre l'air, on faisait marcher les cinq prisonniers de la cellule l'un derrière l'autre dans la cour triangulaire, surnommée « Vache qui rit ». Certains réussissaient à balancer des mots au dessus du mur. Il y avait des gens qui les ramassaient. »

COMPIEGNE

Vers le milieu du mois de novembre, les prisonniers sont transférés à Compiègne.

« Enchaînés deux par deux- j'étais avec Pierre MOUREN - nous avons voyagé de nuit dans des wagons à bestiaux. Un peu avant Valence, des prisonniers qui avaient réussi à se libérer de leurs menottes et avaient descellé deux planches, ont commencé à sauter. La sixième était une femme. Mais, dans l'obscurité du wagon, quelqu'un a donné l'alerte. Arrêt à Valence : portes ouvertes, coups de crosse. entassement vers le fond et la jeune femme doit terminer le voyage à genoux sur une barre de fer. »

Le trajet entre la gare et le camp de Compiègne se fait à pied encadrés par la gendarmerie allemande qui n'a aucune compassion pour les prisonniers. Dans ce camp, Jacques et ses amis ne subissent pas de sévices particuliers. Ils arrivent même à écouter des conférences que les prisonniers organisent pour passer le temps en se cultivant.

NEUE BREMM

Le camp de Neue Bremm, relativement petit, se trouvait sur la route de Metz, à proximité de Sarrebruck. On y envoyait des déportés NN avant de les disperser dans les autres camps.

Tout commença par un voyage en car : *« Nous avons même crevé en route. On a chargé MIGUET, un vieux (43 ans !), d'aller chercher une grosse pierre et je fus désigné pour l'aider. Nous étions environ une quarantaine, peut-être ceux qui avaient été arrêtés autour du 27/08/43 ? mais je n'en suis pas sûr. Dans ce camp le sadisme et la cruauté n'avaient pas de limite : « Nous sommes arrivés de nuit. Il y avait des baraques et un bassin. Les SD⁶, des jeunes d'une vingtaine d'années, nous ont dépouillé de nos manteaux et volé le contenu de nos bagages. On est entré individuellement dans une baraque où se trouvait une bande de jeunes ricanant. Mis à poil, au garde à vous, on nous a marqué d'une croix à l'aide d'un coup de tondeuse d'une oreille à l'autre puis du front à la nuque. La nourriture, très insuffisante était composée des restes de choux : le cœur pour les gardiens, les feuilles pour les lapins et les trognons pour nous. Le temps était glacial. Tous les jours, habillés très légèrement, il y avait les séances d'une gymnastique spéciale autour du bassin couvert d'une couche de glace : marcher en canard ! à reculons ! sauter ! faire pompes ! etc... Certains étaient particulièrement visés, comme ce groupe d'Ukrainiens qui avaient été enchaînés par trois ou cet Italien à qui on faisait faire les exercices à l'envers. Le tout sous les coups de gomis et les cris. Il y avait aussi celui que l'on avait appelé Molotov qui nous faisait entrer et sortir par la porte de la baraque pour nous taper au passage. Je me souviens aussi de la douche alternativement chaude et glaciale. Il y avait l'appel où un commandant revenu avec un bras en moins du front russe choisissait ses proies pour les faire battre. On nous avait totalement détruits au point de continuer les exercices autour du bassin alors que nos gardiens s'étaient réfugiés à l'intérieur à cause du froid ! Un jour, nous sommes passés dans les rues de Sarrebruck pour récupérer des tonneaux : dans la rue, les habitants étaient totalement indifférents devant ces jeunes maigres et très légèrement vêtus. Près du camp, il y avait des garçons des Jeunesses hitlériennes en uniforme qui nous insultaient. Un déporté, GIOVANNANGELI⁷, qui avait été mobilisé dans en 1939 dans la région et à qui on avait enlevé les chaussures, nous a proposé de nous évader. Mais nous sommes partis avant ! Plus tard, je l'ai rencontré à Marseille, il avait bien réussi son évvasion mais il était en colère car, faute de durée de détention suffisante, on lui refusait le titre de déporté !*

BUCHENWALD

Vers le 7 janvier 1944, 19 déportés quittent le camp en wagon cellulaire pour entrer le 9 janvier à Buchenwald où ils sont immatriculés dans les séries 30000 et 32000. Jacques Pillé reçoit le matricule 32377. *« On ne savait pas où on allait. Le voyage a duré deux jours. Il y a eu une attaque aérienne sur la gare de Sarrebruck et on nous a laissés dans le train. Nous avons terriblement souffert de la soif, on léchait la buée de nos respirations sur les vitres. Arrivés en gare de Weimar, nous avons été transportés en voitures cellulaires jusqu'au camp. Le matin on a découvert la place d'appel et la multitude de déportés, certains avec des vêtements rayés et d'autres vêtus d'oripeaux. Le passage à la douche était*

surveillé par un triangle rouge (déporté politique). Nous étions couverts d'ecchymoses et de plaies. Qui vous a fait ça ? On a désigné le droit commun. Nous lui avons rendu en partie – car tout le monde n'a pas pu l'atteindre – ce que nous avons reçu. On n'était plus à Neue Bremm ! Les verts (droit commun) ne faisaient plus la loi ! En quarantaine, on nous a fait des piqûres, on ne sait pas de quoi. On a travaillé de nuit pour transporter des machines-outils, dont de nombreux tours de fabrication française. On a compris qu'il ne fallait pas se faire remarquer pour éviter les coups ».

Après la quarantaine, le jeune « Häftling » (détenu) de 18 ans est affecté dans des Kommandos d'extérieur soumis à tous les intempéries pour des travaux de force : terrassements, transports de charges. Il doit creuser des tranchées pour l'installation de canalisations le long des usines. Les SS étaient sans pitié, « mais dans ce Kommando, le nôtre devait craindre le froid. C'était un petit homme qui s'absentait souvent et notre Kapo, Müller, était un triangle rouge alsacien. Il ne nous harcelait pas. Je pense même qu'il nous a fait saboter le travail en faisant écrouler un pan de la tranchée pour retarder la pose des canalisations. Mais notre SS nous a mis en demie portion pour une semaine : ce qui était terrible ! Dans le second Kommando on a construit des baraques hors du camp. On sortait à pied, avec des sabots, encadrés par des gardiens et des chiens. Le matin, le rythme était normal, mais le soir, les SS étaient pressés de rentrer et, si on n'allait pas assez vite, ils lâchaient les chiens qui mordaient ! La meilleure place était au centre de la colonne ! J'ai aussi été de corvée au Kommando du « Tragen », c'est-à-dire le transport de gros caissons chargés de terre et de caillasse dans le camp. C'était un travail terrible et épuisant. J'ai aussi été utilisé aux travaux de « la masse » où il fallait fendiller des blocs de schistes avant de les casser »

Vers la fin du mois de mai, exténué par le travail et les mauvais traitements, après un long appel sous la pluie, Jacques tombe malade. « Le 6 juin, je me suis réveillé au Revier (infirmerie des camps) dans des draps glacés où le docteur LANSAC⁸ m'avait enveloppé pour faire tomber la fièvre. Avec une seringue munie d'une longue aiguille, il a pompé le pus de mes poumons. Après plusieurs semaines, à la 7^{ème} ponction, le sang est arrivé. J'étais sauvé. On ne dira jamais assez ce que ces médecins ont fait avec si peu de moyens ! Revenu dans le monde des vivants, j'ai travaillé au Revier. J'aidais pour les soins, j'ai nettoyé tout ce qui pouvait l'être (excréments, latrines, paillasse souillées...) j'ai déshabillé les morts que l'on entassait dehors et qu'une charrette emportait pour qu'ils soient brûlés au crématoire ».

Jacques est désormais à l'abri des intempéries mais il côtoie l'horreur au quotidien. De la « masse des malades », quelques cas l'ont particulièrement touchés. Il se souvient de cet Allemand⁷ des Brigades Internationales qui était allongé sur le couchage de son châlit. « Il avait donné du pain aux prisonniers de guerre russes alors que c'était interdit. Les SS l'ont tellement battu qu'il est devenu paraplégique. Lors du bombardement américain du 24 août 1944, il y a eu énormément de blessés et de morts, peut-être 2000 blessés et 400 à 600 morts. C'était l'apocalypse ! Je me souviens d'un jeune comme moi avec un genou les os à vif qui est mort de gangrène dans des souffrances atroces. Il y avait ce Russe⁷, criblé d'éclats à qui il a fallu arracher l'œil pour éviter l'infection et cet Italien, commotionné qui s'est éteint comme une bougie. Dans cet enfer, nous avons rencontré un rayon de lumière. Il s'agissait de la quinzaine (17 ?) de femmes du lupanar où, faute de place, nous avons transporté des blessés. Elles nous ont accueillis avec douceur et un sourire. C'était une sensation d'humanité que nous avons oubliée ! »

La libération

Les SS commencèrent à vider le camp au début du mois d'avril. Neuf convois furent jetés sur les routes entre le 6 et le 10 avril en faisant plus de 30 000 victimes. « On nous avait donné l'ordre de nous préparer, puis il y a eu un contre ordre. Un Français du Kommando S3 que j'interrogeais, m'a dit que ceux qui ne pouvaient pas marcher étaient liquidés. Les blocks étaient vidés progressivement. Le soir du 10 avril, je suis sorti dans le camp pour me rendre compte de la situation, il restait entre 20 000 et 22 000 « Häftling ». Le camp me paraissait vide ». Le 11 avril, à midi, il y a eu une alerte spéciale. Les SS quittaient le camp au trot et même au galop ! » Puis les déportés essaient de sortir du camp : « On nous a dit de ramper jusqu'aux miradors pour franchir les barbelés qui avaient déjà été coupés. J'étais avec un Russe. On s'est éparpillé le long du chemin mitoyen entre le camp et la forêt. Je me suis

retrouvé dans une caserne de SS où un déporté français m'a donné une grosse tranche de pain et un énorme morceau de pâté. J'ai tout mangé, ce qui m'a déclenché une crise d'urticaire de plusieurs jours. Il y avait une Résistance dans le camp, je me suis retrouvé avec un mousqueton italien. Les Américains nous ont demandé de déposer les armes. La quantité était impressionnante, il y avait même des Panzers Faust et deux mitrailleuses lourdes, sans compter des armes légères et beaucoup de fusils ».

Retour des camps

« Une étape sanitaire a été ouverte à Eisenach en Thuringe. J'y suis resté une quinzaine de jours, puis j'ai été rapatrié en France en passant par Saint Avold (où nous avons reçu un accueil extraordinaire) pour atterrir le 6 mai au LUTETIA.

Après les formalités, j'ai été accueilli chez un oncle à Paris. J'étais sur la place de la Concorde, le 8 mai 1945 pour la capitulation de l'Allemagne. J'ai revu Olivier Théry qui m'a reçu pour un bon repas et une pièce de théâtre. On était vraiment sur une autre planète !

Mes parents m'ont accueilli à Marseille avec tout l'amour qu'ils pouvaient. Ils avaient même refait la maison qui avait souffert du bombardement du 27 mai à l'identique pour que je ne sois pas dépaycé. Les parents de Pierre Mouren n'ont malheureusement pas connu le bonheur de revoir leur fils mort à Dachau. J'ai retrouvé Robert RAZZOLI. On a essayé de se regrouper, de retrouver les plaisirs de la vie. J'ai été soigné pendant six mois dans des centres ouverts pour les déportés : à la Roche de Rame du 27/07 au 1/10/1945 et à Chabanas du 3/12/45 au 5/3/46».

Après vingt deux mois de bagne, Jacques Pillé âgé de 19 ans, retrouvait la vie « d'avant ». Il fera un pèlerinage à Buchenwald, en famille, vers les années soixante. A la retraite, il prend son bâton de pèlerin pour témoigner dans de nombreux établissements scolaires afin que nul n'oublie.

1- L'Anschluss : rattachement de l'Autriche à l'Allemagne imposé par Hitler en mars 1938. Lors des « Accords de Munich » du 29 et 30 septembre 1938, la France et la Grande Bretagne acceptent les exigences d'Hitler, ce qui aboutit à l'annexion de la région tchèque des Sudètes en octobre 1938. Guerre qui oppose les Républicains espagnols aux troupes de Franco de 1936 à 1939

2- Revue fondée en 1914 par Marcel PAGNOL sous le nom de « FORTUNIO » et reprise en main par Jean BALLARD en 1925 sous le nom des « Cahiers du Sud ». Cette revue fonctionne entre 1940 et 1945 (source : Wikipédia)

3- Marcel BUCARD, homme politique favorable à la Collaboration, fondateur du « Mouvement franciste » d'inspiration fasciste.

4- Parti Populaire Français, fascisant. Lors de la manifestation, les tirs du P.P.F firent 3 victimes : Louise Krebs, Héloïse Simon et un jeune de 16 ans.

5- Delage, responsable de la Gestapo à Marseille

6- SD Police de sûreté

7- « C'était un Corse, il a survécu à Buchenwald avec la volonté de revenir pour se venger. A Marseille en rentrant il est devenu président de l'ADIR. C'était un homme d'un grand courage » (J. Pillé)

8- Le docteur LANSAC était aidé par un infirmier, Jean Lavissière, un Parisien du XVIIIème arrondissement (J. Pillé)

9 Au moment de la libération, ces deux prisonniers avaient survécu. Preuves vivantes des horreurs des camps, ils ont été photographiés par les Américains.

10 - « l'Ile de Beauté », qui avait été réquisitionné pour le transport de troupes allemandes sera torpillé le 29/09/1943 dans le golfe de Gênes.

Lu et approuvé - Marseille le , Je rappelle les textes de la convention signée le 21.01.2004 : 1) Toutes ces sessions

- Voir au verso...

suite :

ne valent qu'à la condition que l'exploitation de ces droits (voir la convention) ne soit effectuée que par la Fondation ou sous sa responsabilité dans le respect de ses statuts.

2) L'entreprise a pour but d'assurer la pérennité et l'enrichissement de la mémoire de la Déportation et de l'Internement en constituant une collection destinée aux chercheurs.

3) But commun des deux parties étant avant tout d'enrichir la mémoire de la Déportation et de l'Internement.

Base et But sous lesquels

Je signe - Marseille 04/05/2011

Lu et approuvé

